

Joyeux anniversaire, Julie ! *Contes urbains*

Patricia Belzil

Numéro 114 (1), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2005). Compte rendu de [Joyeux anniversaire, Julie ! *Contes urbains*]. *Jeu*, (114), 29–32.

Joyeux anniversaire, Julie!



Stéphane Jacques dans les *Foufs* d'Yvan Bienvenue, présentées en reprise à l'occasion du dixième anniversaire des *Contes urbains* à la Licorne (Théâtre Urbi et Orbi, 2004). Photo: LOGOS conterie.

En décembre 1994, à l'occasion des 20 jours du théâtre à risque, j'assistais au premier spectacle des *Contes urbains* à la Licorne et recevais comme une gifle ces monologues noirs, désespérés, souvent scabreux, portés par une violente souffrance et une tendresse brutale¹. Livrés, ou mieux dirais-je, lancés dans la nuit (la représentation avait débuté à 23 h), ces contes, bien que signés par plusieurs auteurs, n'en témoignaient pas moins d'une même voix: celle de la jeune génération d'alors, qu'on a appelée « X » en même temps qu'on l'a décrétée « perdue », celle du *no future*, donc, passablement paumée, égarée dans une fin de siècle où sévissait une violence médiatisée et banalisée, avec un gros, gros besoin d'amour. La force de frappe du spectacle était d'autant plus grande qu'il n'était pas un phénomène isolé ou décalé: au contraire, il se faisait l'écho de plusieurs autres créations de l'époque, notamment de *Cabaret Neiges noires*, spectacle-culte des années 90.

Depuis, chaque année, Yvan Bienvenue et le Théâtre Urbi et Orbi présentent leurs contes à la Licorne à l'approche des fêtes, le Théâtre de la Manufacture étant resté fidèle à la tradition. Ces dernières années, Bienvenue en était l'unique auteur, pour le meilleur et pour le pire. On perdait en variété mais gagnait en unité dramatique: ainsi, un conte pouvait constituer la suite d'un autre ou présenter une autre facette d'une même histoire, racontée par un autre personnage. Mais, par

ailleurs, j'ai souvenir de certaine édition où dominait la scatologie qui, toute métaphorique qu'elle se voulait, n'en déplaisait pas moins. Pour célébrer les dix ans des *Contes urbains*, Bienvenue a choisi dix contes (l'un d'eux variant selon le soir de la représentation), dont huit de sa plume, ce qui est un peu normal puisqu'il a signé la moitié des soixante-huit contes créés au cours de la décennie. En outre, il a dû renoncer à certains « classiques », car les comédiens qui les avaient immortalisés n'étaient pas disponibles (il

1. Voir mon compte rendu de ce spectacle (auquel s'ajoutent des commentaires de Philip Wickham), « Dèche et désir: *Contes urbains* », dans *Jeu* 75, 1995.2, p. 22-24.

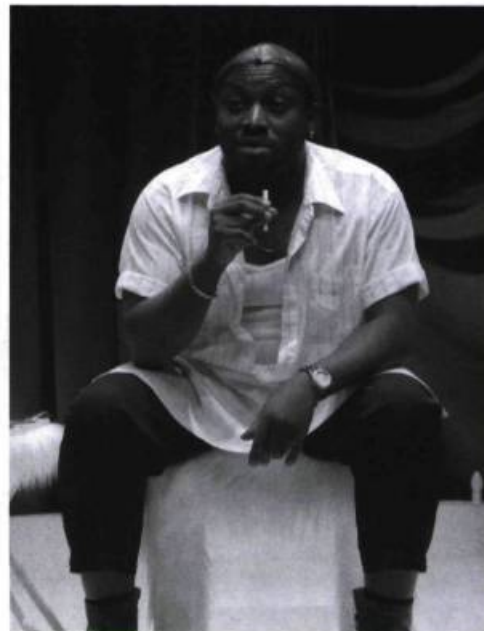
Contes urbains

TEXTES D'YVAN BIENVENUE, DE JEAN MARC DALPÉ ET DE FRANÇOIS LÉTOURNEAU. MISE EN CONTE: YVAN BIENVENUE; SCÉNOGRAPHIE: JEAN BARD; ÉCLAIRAGES: MATTHIEU GOURD; MUSIQUE: IMAGES AUDIO MTL; MUSICIENS: FRANÇOIS BEAUSOLEIL ET FABRICE TREMBLAY. AVEC FRANCE ARBOUR, STÉPHANE JACQUES, STEVE LAPLANTE, PAUL LEFEBVRE, DIDIER LUCIEN, MARIE-FRANCE MARCOTTE, JOËL MARIN, GENEVIÈVE NÉRON ET HARRY STANDJOFSKI; CONTEURS INVITÉS: YVAN BIENVENUE, VINCENT GIROUX, MARTIN LAROCHE ET CAROLINE LAVOIE. PRODUCTION DU THÉÂTRE URBI ET ORBI, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 7 AU 18 DÉCEMBRE 2004.

a toutefois confié son propre *Joyeux Noël, Julie!* à une nouvelle comédienne...). L'anthologie, moins *hard* peut-être, constitue une très bonne sélection, et même si l'on connaissait la plupart de ces contes, il était agréable de les réentendre: on mesurait combien un comédien avait intégré le personnage, on comparait les nouvelles interprétations avec les anciennes. Cette sympathique soirée-souvenir, si elle ne nous vissait pas sur notre siège comme lors des 20 jours du théâtre à risque, confirmait la pérennité d'un concept bel et bien ancré dans le paysage culturel, qui répondait à un désir du public de revenir à l'intimité et à la simplicité au théâtre, après vingt ans de théâtre d'images et d'hégémonie scénographique. D'ailleurs, l'engouement pour le conte proprement dit (non théâtralisé), qui a désormais au Québec ses festivals et ses lieux de diffusion, participait de cette même volonté de retourner au dépouillement de la communication entre un artiste et un public.

En fait, cet anniversaire marque les dix ans des *Contes...* à la Licorne, car leur véritable naissance remonte à 1991, au Théâtre Biscuit dans le Vieux-Montréal, où avaient déjà été créées notamment *les Foufs*, texte fondateur qui allait donner, dans une large mesure, le ton et la thématique des *Contes urbains*. Ce conte reste encore le plus fort, le plus poignant aussi d'Yvan Bienvenue. Dans une interprétation sentie, Stéphane Jacques, l'instigateur des *Contes urbains* avec Bienvenue, reprenait l'histoire de Yannick qui, désœuvré une veille du jour de l'An à Montréal, se laisse séduire par une déesse *skinhead* qui l'entraîne dans un hôtel chic pour une mémorable nuit de baise qui le laissera... un rein en moins. Inaugurant la soirée, la poésie rêche et l'érotisme cru des *Foufs* saisissaient toujours autant. De l'édition de 1994, seul le sidérant *Joyeux Noël, Julie!* faisait également partie de cette anthologie. Ceux qui avaient entendu Sylvie Drapeau raconter calmement, avec même un brin d'ingénuité, les sévices infligés par un groupe de femmes à un violeur en série ont pu, comme moi, être étonnés de l'interprétation de Marie-France Marcotte, qui souffrait d'abord d'un problème d'accent. On connaît la langue de Bienvenue; elle s'accommode mal d'une diction pointue et d'un ton déclamatoire (ajoutez à cela un visage ruisselant de larmes), dans lesquels se diluent la violence épouvantable de ce récit d'une vengeance soigneusement orchestrée.

Une autre réinterprétation, celle de Didier Lucien (qui prenait le relais de l'excellent Louis Champagne) dans *le Gars du parking*, était pour sa part de haut vol: elle nous permettait de mesurer l'importance du jeu pour faire ressortir tout le non-dit par les regards entendus qui non seulement établissent une connivence avec les spectateurs, mais arriment ceux-ci au fil de l'histoire. Comme épaté lui-même par l'étrangeté de son récit, le personnage de Didier Lucien racontait avec verve la fin tragique d'un gardien de stationnement dans sa guérite, la nuit de Noël. Tenté par les cadeaux enrubannés bien en vue sur le siège d'une auto, « le *cheap* » apprendra à ses dépens que les présents qui ne nous sont pas destinés ne constituent pas toujours d'agréables surprises... En effet, les cadeaux qu'il finira par subtiliser sont ceux d'une jeune fille à un père qui ne l'a jamais reconnue. La bombe vengeresse explosera au visage du



Didier Lucien dans *le Gars du parking* d'Yvan Bienvenue, l'un des *Contes urbains* présentés en reprise par le Théâtre Urbi et Orbi à la Licorne en décembre 2004. Photo: LOGOS conterie.

misérable radin à qui personne n'avait fait de cadeau, puisqu'il se gardait bien d'en offrir à quiconque.

Outre Stéphane Jacques, plusieurs comédiens ont repris des contes qu'ils avaient créés. On revoyait avec bonheur l'inénarrable Joël Marin dans *la Mort*, la troublante *Cocaline* de France Arbour ou la pathétique *Sano Mado* de Caroline Lavoie. Dans ces deux derniers contes d'Yvan Bienvenue, au-delà de l'humour et de la dérision, ce qui nous touche c'est la profonde solitude des personnages, car, comme dans *les Foufs*, elle est à l'origine de vaines tentatives pour combler un vide qui connaissent une issue tragique. Il était tout particulièrement poignant de retrouver France Arbour, comédienne d'âge mûr, dans la peau de cette dame esseulée d'un centre d'accueil qui décide de se payer les services du beau Tino... Mais le gigolo qui fait rêver toutes les petites vieilles et qui finalement lui rend visite se prostitue pour se payer sa « cocaline », et il mourra d'une crise cardiaque en plein cunnilingus, pour la plus grande

honte, on peut l'imaginer, de celle qui ne demandait qu'un peu de tendresse. Dans le court *Sano Mado*, Bienvenue raconte l'histoire de Madeleine, une timide employée de bureau dont les collègues se moquent, qui épanche dans l'intimité de son appartement ses fantasmes sadomasochistes. Le soir de Noël, seule évidemment, Mado s'est préparé un petit réveillon, couronné par son « cadeau » : un père Noël gonflé au gaz, qu'elle étrennera en fin de soirée... jusqu'à ce qu'il se trouve trop près d'une chandelle !



Caroline Lavoie dans *Sano Mado* d'Yvan Bienvenue, présentée en reprise à la Licorne (Théâtre Urbi et Orbi, 2004). Photo: LOGOS conterie.

Comme souvent lorsque le conte n'est pas écrit au « je », l'interprétation suscite un certain malaise. Car, en effet, *qui parle* ? Quelle est la part d'implication du conteur dans l'histoire ? Il est parfois évident qu'il est un simple passeur, comme dans *le Gars du parking* où, vêtu d'un tablier de cuisinier, il semble profiter d'une pause à son travail pour venir nous en conter une bonne... Dans *les Foufs*, en revanche, l'identification du comédien au personnage de Yannick est évident, même s'il est en apparence narrateur omniscient. Que penser toutefois de l'émotivité de Marie-France Marcotte dans *Joyeux Noël Julie!*, ostensible dans cette version-ci ? Figure-t-elle parmi les victimes du violeur ? a-t-elle subi pareille agression ? est-elle juste empathique ? Mystère ! Pour ce qui est de la conteuse délicieusement vicieuse de Caroline Lavoie, elle semble adopter à la fois le point de vue de

Mado, avec un œil coquin lorsqu'elle raconte le rituel de ses petites perversités, et celui de ses collègues, qui jettent sur cette insignifiante coincée un regard sans compassion et prennent un plaisir mesquin à raconter le funeste destin d'une femme seule.

Comme on le voit, les personnages des *Contes urbains* sont souvent ces êtres anonymes qui peuplent les grandes villes, oubliés par tous, abandonnés à leur détresse émotive, et l'on ne peut entendre ces récits sans songer aux pauvres hères que l'on croise chaque jour et dont ils sont les frères et sœurs. Pourtant, et heureusement, on ne nage pas en plein pathos : le ton badin et les décrochages allègent la plupart des contes, et certains protagonistes n'ont rien pour nous arracher des larmes. Aura-t-on, en effet, autre chose qu'un sourire découragé pour le risible personnage incarné par

Steve Laplante dans *Minigolf* de François Létourneau, un mythomane qui croit avoir un rendez-vous galant avec une charmante collègue et se présente chez elle avec un cadeau de mauvais goût acheté au *sex-shop* (le minigolf en question...), alors qu'elle est mariée et mère d'un jeune enfant ? Dans le même esprit, *la Mort* est d'un grand comique, grâce au talent de Joël Marin, qui apparaît sur scène tel un illuminé hirsute et se présente : il est la Mort, plus précisément l'un de ses lutins, car elle ne peut pas se taper tout le boulot à elle seule. Il nous raconte l'une de ses missions : un timide vendeur qu'il ira « prendre » dans les toilettes où il est confiné, sans papier hygiénique... Amusante suite, le dernier conte de la soirée, *le Mort* (courte mais surprenante apparition de Paul Lefebvre), nous donne le point de vue du condamné. Parfois, des histoires aux revirements abracadabrants détendent à leur tour l'atmosphère, et l'on se laisse porter par l'imaginaire de l'auteur, comme dans *Gros-cul*, raconté par la mutine Geneviève Néron, où un « flippeu de beugeux » (traduction : celui qui prépare les hamburgers) tombe éperdument amoureux d'une cliente corpulente.

Dans le lot d'échecs et de fins tragiques, une histoire connaît pourtant un dénouement cathartique.

Moi qui n'avais pas vu Harry Standjofski déchaîné dans *Give the Lady a Break* de Jean Marc Dalpé, j'ai eu là une de mes belles surprises de la soirée². Il fallait entendre ce comédien anglophone raconter l'histoire d'Hélène, une femme qui vient d'être larguée par son mari et qui cherche une place dans le stationnement souterrain du centre commercial Rockland la veille de Noël (!). Au volant de sa voiture, elle rumine ses frustrations : alors que son ex avait toujours refusé de s'installer en banlieue (son rêve à elle!), il vient d'y acheter une belle maison avec sa nouvelle flamme – une jeunesse, évidemment. Hélène, qui avait bien enfoui ses origines anglo et sa langue maternelle sous sa nouvelle identité québécoise, se laisse peu à peu envahir par la rancœur, et son image de « femme qui se domine » s'éclipse progressivement pour laisser Helen reprendre ses droits. Et c'est Helen qui sortira son bâton de baseball pour démolir la Mercedes de l'effronté qui lui a piqué sa place. Survolté, ponctuant le récit de « *give the lady a break !* » bien sentis, Harry Standjofski livrait une réjouissante performance, un morceau d'anthologie... parmi une dizaine d'autres qu'il faisait bon revoir, en se rappelant certain soir de décembre 1994, où les *Contes urbains* s'installaient à demeure rue Papineau. **J**

2. Je connaissais cependant l'histoire, car j'avais vu un court métrage de Richard Jutras, d'après ce conte de Jean Marc Dalpé, avec Isabelle Miquelon, mais la dimension sociolinguistique en avait été gommée.



Harry Standjofski dans *Give the Lady a Break*, conte de Jean Marc Dalpé, présenté en reprise à la Licorne (Théâtre Urbi et Orbi, 2004).
Photo : LOGOS conterie.